

Journée d'étude : L'antisémitisme et l'enseignement de l'Holocauste au Québec 27 mai 2025, Musée de l'Holocauste de Montréal

Compte Rendu

Valentina Gaddi et Ashley Mayer-Thibault

Le 27 mai 2025, la journée d'étude « L'antisémitisme et l'enseignement de l'Holocauste au Québec » s'est tenue au Musée de l'Holocauste de Montréal. L'événement a été organisé afin de marquer le lancement d'un projet de recherche portant sur ces mêmes thèmes, chapeauté par le Musée et en collaboration avec cinq universitaires : Yolande Cohen (UQAM), Frédérick Guillaume Dufour (UQAM), Sabrina Moisan (Université de Sherbrooke), Sivane Hirsch (Université Laval) et Audrey Bélanger (Université Laval). Pour l'occasion, Eva Illouz, sociologue franco-israélienne, ainsi que plusieurs spécialistes québécois du fait juif ont fait état de leurs recherches à partir de différentes perspectives disciplinaires (histoire, science de l'éducation, sociologie). Le tout s'est déroulé devant un public attentif et composite : membres de la communauté juive, journalistes, employés et bénévoles du Musée, ou encore professeurs et professeures universitaires.

L'un des objectifs du projet de recherche présenté étant de stimuler et soutenir la relève académique en études juives francophones, nous avons été invités, en tant que co-fondatrice et co-fondateur du *Collectif Judéité(s)*^[1] à présenter une synthèse de la journée d'étude. Les paragraphes suivants sont une retranscription, adaptée à l'écrit, de la présentation que nous avons donnée à la fin de l'évènement.

Valentina Gaddi : Créé en 2017 à l'Université de Montréal, le Collectif réunit des étudiantes et des étudiants des universités montréalaises (UdeM, UQAM, McGill, Concordia) dont le travail est en lien avec les judéités. Il s'agit d'un réseau de mise en commun d'énergies, visant à fournir, en français au Québec, un espace formalisé de discussion académique sur les questions juives, ainsi qu'à favoriser la visibilité de ses membres et de leurs travaux. En plus de cela, le Collectif travaille activement pour le rapprochement et la collaboration entre les pôles francophone et anglophone des recherches sur les judéités.

Depuis sa création, le Collectif a mis en place plusieurs activités, à la fois pour ses membres et plus largement pour la communauté universitaire. Nous avons organisé deux conférences étudiantes. La première en 2019 intitulée *La judéité dans les sciences sociales et humaines* et la deuxième en 2020, *Au-delà des frontières : les Juif.ve.s et les autres*. Pendant l'année universitaire 2021-2022, en raison de la situation sanitaire, le Collectif a lancé son premier cycle de conférences en ligne, intitulé *Connexions*. À ces évènements annuels d'envergure, se sont ajoutées des rencontres plus ponctuelles telles que l'organisation d'ateliers internes visant à discuter nos travaux respectifs et l'organisation d'activités dans le cadre de la *Journée internationale de la commémoration de l'Holocauste*. En 2024, nous avons lancé la série de discussions en ligne *Israël-Palestine : mobilisations, émotions et savoirs*, avec une première conversation entre Derek Penslar (Harvard University) et Mohammed Bamyeh (University of Pittsburgh) pour explorer comment les notions d'« honneur » et « dignité » peuvent nous aider à penser de manière nouvelle ce conflit.^[2]

Il nous semble ainsi que le Collectif est venu dynamiser le champ des études juives canadiennes et québécoises en y ajoutant de façon structurée une voix étudiante et francophone. C'est par cette même voix, que nous espérons maintenant plus mature dans la

mesure où nous sommes à la fin de nos cheminements doctoraux respectifs, que nous présentons ici le compte rendu de cette journée d'étude qui à son tour et de manière conjoncturelle marque une nouvelle étape dans l'étude du fait juif au Québec.

Ashley Mayer-Thibault : Reprenons l'enjeu du projet de recherche dont cette journée marque le lancement. Il s'agit d'une part de comprendre les antisémitismes contemporains en contexte québécois, et, de l'autre, de se doter d'outils fondés sur une connaissance précise du phénomène afin d'agir en contexte pédagogique. Je vous propose donc ici de mettre en avant quelques enseignements, sans les épuiser, tirés des exposés de la journée.

L'essai dont est tirée la présentation de la conférencière principale, la sociologue **Eva Illouz**, commence par une interrogation. Quels que soient nos rapports à la question israélo-palestinienne, comment comprendre l'absence de compassion à l'égard des victimes israéliennes du 7 octobre, voire l'incontestable jubilation que l'attaque du Hamas a provoquée chez certains universitaires ou militants particulièrement en vue? Plusieurs concepts décrivant certaines tendances de fond, à l'œuvre au sein des gauches universitaires ont été proposés par la conférencière pour comprendre les représentations qui ont rendu moralement acceptable le soutien ou le déni face au massacre : « pouvoirisme », « structures itinérantes », « super-critique » et « pantextualisme ». Ces concepts, sur lesquels nous ne pouvons pas revenir ici en détail ^[3] sont autant de boîtes à outils permettant de dépasser certaines apories inhérentes à la critique, généralement imprécise et réactive, du « wokisme ».

Plus généralement, et c'est un premier point sur lequel plusieurs panélistes ont insisté, l'antisémitisme doit être compris comme le marqueur *d'une vision du monde* et non d'une simple haine aveugle, transcendantale et anhistorique. Il permet à ceux qui le portent d'exprimer une critique du pouvoir et il oriente également leur sens du juste et de l'injuste. Si l'antisémitisme engage les rapports entre les Juifs et leurs sociétés d'appartenance, il est également une façon dont ces dernières se perçoivent. Autrement dit, l'antisémitisme ne concerne pas que les Juifs, il est un enjeu transversal révélant le rapport au sens large qu'une société (ou un groupe) entretient à elle-même.

Il n'existe pas un mais plusieurs antisémitismes et ceux-ci s'inscrivent dans des processus longs et pluriels. En faire l'histoire suppose donc d'étudier, en parallèle, les interactions entre les Juifs et différentes populations spécifiques. Eva Illouz est ainsi longuement revenue sur la complexité des relations entre Juifs et afro-américains aux États-Unis. Après la conférence principale, c'est bien à l'histoire de l'antisémitisme qu'a été consacrée cette première partie de journée. L'histoire fine des relations entre Juifs et un autre groupe spécifique, les Canadiens français, et la place occupée par l'antisémitisme en son sein fut l'objectif des deux présentations de la matinée. Celle de l'historien **Pierre Anctil** tout d'abord, consacrée aux Juifs et aux Canadiens français dans les années 30, puis celle de son ancien doctorant **Simon-Pierre Lacasse**, portant sur les décennies d'après-guerre. À partir de l'analyse de différents fonds d'archives, les deux historiens ont insisté sur la complexité de ces relations, caractérisées par la pluralité des voix juives et canadiennes françaises à chaque époque. *Des antisémitismes*, fort variés au demeurant, ont ainsi pu coexister avec des formes discrètes, mais bien réelles, d'*affinités électives* entre les deux groupes. Par-delà la volonté d'éviter le double écueil d'une histoire qui serait uniquement lacrymale ou, à l'inverse, parfaitement harmonieuse, l'enjeu n'est pas qu'historique. Outre l'apport à la recherche actuelle, il est

également de nous aider à penser, à construire, voire à inventer de nouvelles alliances à l'intérieur de ces deux groupes.

La présentation de **Yolande Cohen**, historienne à l'Université du Québec à Montréal, est venue apporter des éléments supplémentaires. Depuis de nombreuses années, celle-ci écrit l'histoire des Juifs marocains émigrés à Montréal, minorité au sein d'une minorité. Entre autres choses, c'est peut-être l'importance à accorder à l'insertion de l'étude de l'antisémitisme dans une configuration sociohistorique *multipolaire* qu'il faut retenir de cette présentation. En effet les perceptions de l'antisémitisme chez ces Juifs (et surtout, ces Juives) ne peuvent être déconnectées d'une situation historique où les Juifs étaient en relation avec la couronne marocaine, les populations arabo-berbères, l'ancienne puissance coloniale française ou encore les réseaux de *l'Alliance israélite universelle*. Arrivés à Montréal, cet héritage a été d'autant plus complexifié que, sur place, ces immigrants et leurs enfants ont dû faire des arbitrages entre deux populations majoritaires. Un autre enseignement clé de cette présentation concerne la place occupée par les références à la Shoah au sein d'une population qui n'a pourtant pas été au cœur de l'entreprise nazi. Aussi, si la Shoah est à la fois un événement historique et une mémoire, elle est aussi un *cadre* ou une *grammaire* à travers lequel s'expriment les perceptions de l'antisémitisme. Or si cette dernière permet à des acteurs de poser des mots sur le phénomène, elle peut occulter, dans le même geste, les spécificités des autres antisémitismes dont la matrice n'est pas entièrement assimilable à celle du nazisme. En filigrane, c'est là aussi la question des partenariats à construire qui se dresse, y compris avec des éléments des diasporas arabes et musulmanes (notamment marocaines), aussi compliquée que soit la tâche à l'heure actuelle.

Valentina Gaddi : La journée a repris avec une conversation entre **Yolande Cohen** et **Eva Illouz**, permettant au public qui n'était pas présent pendant la matinée d'entendre et de débattre les idées principales développées par la sociologue franco-israélienne. Si l'histoire avait été l'objet des présentations matinales, l'après-midi a été consacré à des analyses en sociologie et en sciences de l'éducation. Il s'agissait de rentrer dans le vif du sujet pour aborder de front la question de l'antisémitisme et de l'enseignement de l'Holocauste aujourd'hui au Québec, à la lumière d'enquêtes récentes. Comment y enseigne-t-on l'Holocauste aujourd'hui ? Quel rôle joue cet enseignement dans la lutte contre l'antisémitisme ? Quelles pratiques novatrices peuvent être mises en place ? Et de manière plus générale, quel est l'état de l'antisémitisme dans la province ? L'objectif était par ailleurs de dresser un bilan des recherches disponibles sur la question, afin d'esquisser par la suite de nouvelles pistes d'exploration pour des études futures, comme je m'attellerai à faire.

Spécialiste en éducation, **Sabrina Moisan** a abordé de front la question de l'enseignement de l'Holocauste et de son rapport à la lutte contre l'antisémitisme. Son analyse du Programme de formation de l'école québécoise (PFEQ) en histoire et en culture et citoyenneté québécoise au secondaire a montré la quasi-absence de l'Holocauste dans ce curriculum, son enseignement étant plutôt disséminé dans plusieurs matières et à différents niveaux. À cela s'ajoute que peu d'études retracent un lien positif entre enseignements de l'Holocauste et lutte contre l'antisémitisme. En effet, nous a dit Moisan, ce qui est en jeu est la manière dont cet enseignement est pratiqué, et le lien qui est tracé entre ces deux questions. En particulier, deux éléments de tensions ont été soulignés : d'abord, le sujet de la *finalité* de cet enseignement. Il devrait exister un équilibre entre des perspectives universelles (droit de la

personne, antiracisme) et spécifiques (lutte contre l'antisémitisme et expérience juive). Assumer cette distinction devrait permettre de ne pas déjudaïser l'Holocauste et la particularité de l'antisémitisme, tout en inscrivant son enseignement dans un paradigme plus ample de racisme et haine de l'Autre. Ensuite, du point de vue des *perspectives*, l'harmonie serait à trouver entre la description de l'idéologie antisémite et des antisémites eux-mêmes d'un côté, et une attention portée sur l'expérience des victimes de l'Holocauste de l'autre. Une emphase excessive sur la première perspective risquerait d'alimenter un "antisémitisme secondaire", ainsi que d'oblitérer le point de vue des victimes - ce qui serait le cas au Québec - alors qu'une focalisation exclusive sur celles-ci pourrait entraîner leur essentialisation. Moisan a proposé plusieurs pistes concrètes pour sortir de cette impasse. Elle a notamment suggéré une approche antiraciste de l'enseignement de l'Holocauste, qui lit l'antisémitisme comme un racisme à la lumière des théories critiques en études ethniques et raciales. Cette approche insiste sur le caractère éminemment raciste de l'Holocauste, en mettant en lumière son caractère systémique, l'expérience vécue des victimes ainsi que les possibilités de résistance.

La présentation de **Marie-Ange Lauzon** est restée dans le domaine éducatif, tout en réorientant la focale vers l'expérience des élèves québécois ainsi que sur la dimension affective de leur apprentissage de l'histoire. Plus précisément, la jeune chercheuse s'est intéressée à la façon dont des élèves de cinquième année de secondaire exprimaient de l'« empathie historique » face à l'Holocauste. Des premières analyses des entrevues qu'elle a menées, nous retenons entre autres qu'au Québec l'enseignement de l'Holocauste est déconnecté de la question de l'antisémitisme, un résultat qui confirme les analyses de Moisan. Ensuite, le travail de Lauzon a bien illustré comment les élèves peuvent faire preuve de bienveillance et de jugement critique lorsqu'ils sont sollicités par le biais de vignettes historiques. Cependant, ce qui ressort comme résultat le plus frappant de cette enquête est probablement la lacune contextuelle qui caractérise l'apprentissage de l'Holocauste et de l'antisémitisme. Les élèves voient la haine des personnes juives comme un phénomène éloigné dans le temps et dans l'espace (il serait propre à l'Europe des années 1940). Ils admettent ne pas être au courant de la propagation d'idées antisémites en Amérique du Nord (et notamment au Canada et au Québec), ainsi que des responsabilités de leur propre gouvernement, par exemple lors du refus prolongé d'accueillir des réfugiés juifs pendant la Shoah.

Ces résultats nous amènent à sortir du cadre scolaire et à questionner l'incidence de l'antisémitisme dans la société québécoise contemporaine. C'est ce qu'a proposé de faire en sociologue le dernier panéliste de la journée, **Frédéric Guillaume Dufour**, en s'appuyant entre autres sur les données récentes d'un sondage mené par la firme Léger Marketing en 2024. Ce qu'il faut d'abord retenir est la démonstration empirique que les crimes haineux antisémites constituent un enjeu tant au Canada qu'au Québec. Si cette tendance s'étend aux 15 dernières années, les données montrent néanmoins une augmentation significative entre 2020 et 2024. Il serait d'ailleurs intéressant de confronter les résultats de ce sondage, et les analyses qu'en tire Dufour, avec l'enquête menée par le sociologue Robert Brym en 2024 sur les attitudes canadiennes envers les Juifs et Israël, et les perceptions juives à ce sujet, dont la traduction en français sera publiée sous peu dans les pages de la revue *Canadian Jewish Studies/Études juives canadiennes*. La question du rapport différentiel (ou non) que les anglophones et les francophones entretiennent avec la minorité juive a été soulevée en matinée par les historiens et constitue encore aujourd'hui un enjeu de débat, ce qui a d'ailleurs amené Dufour à une mise en garde face au risque de « *Québec bashing* ». Confronter

les analyses de ces deux sociologues, et en développer des nouvelles, pourrait fournir des réponses précises sur la situation contemporaine.

Bien qu'il s'agisse d'une première exploration, ces données soulignent néanmoins la pertinence d'un projet de recherche comme celui entamé par le Musée afin de saisir finement le phénomène de l'antisémitisme au Québec. La présentation de Dufour ouvre donc la voie, on l'espère, à des recherches sociologiques variées en termes de populations étudiées, d'approches et de méthodes. Par ailleurs, l'enjeu de dépasser le seul cadrage de l'antisémitisme a également été mentionné. Malgré l'importance de cette problématique, elle ne résume pas à elle seule la richesse et la pluralité des expériences juives québécoises.

Finalement, le sociologue a aussi abordé des questions plus théoriques, démontrant la nécessité de développer des cadrages conceptuels aptes à saisir la complexité du phénomène de l'antisémitisme. Si de nouvelles avenues théoriques restent à être défrichées, voire imaginées, Dufour paraît néanmoins clair quant à la nécessité de délaisser les théories critiques de la race, et notamment la notion de « racisme systémique » faute de données probantes au sujet de son existence. On voit là émerger un désaccord théorique avec la présentation de Sabrina Moisan, qui de son côté avait proposé de puiser dans les théories critiques de la race pour renouveler l'enseignement de l'Holocauste au Québec. On espère que cela soit le début de conversations scientifiques fructueuses et nécessaires sur les meilleures approches à employer pour l'analyse de l'antisémitisme, et plus largement du fait juif au Québec et dans le monde.

Ashley Mayer-Thibault : J'en viens maintenant à la conclusion de cette présentation. Dans le contexte qui est le nôtre, il faut être attentifs à ce qui se passe dans les universités, et pas seulement parce que nos – vos – enfants vont y passer plusieurs années de leur vie. D'une part, alors qu'il n'était pas rare d'entendre que le monde académique occupait une place marginale dans le débat public, ce qui se passe depuis le 8 octobre montre la puissance symbolique et politique des institutions universitaires, que nous le souhaitions ou non. Elles sont productrices d'idées et de visions du monde qui, dans certains cas, imprègnent les cultures politiques et structurent les débats du moment. Mais d'autre part, à l'intérieur de l'université, les sciences humaines et sociales – la sociologie, l'histoire, l'anthropologie, les études juives, la philosophie ou la science politique – sont aussi des outils. Elles permettent de faire des enquêtes sur des questions politiques et sociales cruciales et offrent alors la possibilité d'éclairer et de nourrir les propositions les plus concrètes, notamment, ici, en contexte pédagogique.

Encore faut-il que nous nous en emparions. Il est vrai qu'une nouvelle génération d'étudiants ou de jeunes chercheurs - Juifs et non-Juifs - travaille actuellement et avec bienveillance sur des thématiques liées à l'antisémitisme ou à l'expérience juive. Notre collectif l'incarne. Mais nous pourrions être plus nombreux. Il est incontestable que les Juifs occupent une place particulière, souvent prestigieuse, dans l'histoire des sciences humaines et sociales. Avec Durkheim et Mauss, la sociologie française, à laquelle j'ai été formé, fut en partie fondée par des Juifs. En revanche, ce n'est un mystère pour personne que les Juifs issus du « cœur communautaire » ont aujourd'hui largement déserté ces filières. Cet abandon est compréhensible : il est bien plus rationnel de sécuriser son avenir économique en encourageant ses enfants à faire des études de médecine ou de droit plutôt que d'anthropologie.

Mais l'université ressemble à ceux qui la fréquentent. Si nous souhaitons que celle-ci prenne au sérieux l'expérience juive et l'antisémitisme - notamment au sein de départements censés étudier le monde social « ici-bas » - alors les Juifs doivent y être. Or, si nos départements attirent quelques étudiants juifs, ceux-ci sont souvent en rupture avec leurs milieux d'origine ou alors sont issus de ses marges (enfants de mariages mixtes, etc.). Ils y importent, et c'est tout naturel, des interrogations liées à leur propre condition. Mais il n'en reste que peu de chercheurs ou d'étudiants en sciences humaines et sociales sont issus des différents « cœurs communautaires » : ceux des écoles juives, des milieux fréquentant régulièrement la synagogue ou les mondes de l'étude traditionnelle. Or, l'enjeu n'est pas apologétique. Il n'est pas question de faire de l'entrisme à l'université afin d'y « kasheriser » nos visions du monde, mais simplement, d'arriver à transformer nos interrogations en questions de recherche.

De façon complémentaire, la recherche sur des « enjeux juifs » est également portée par des institutions non universitaires, et notamment celle où nous nous trouvons actuellement. Ce matin, lors de la discussion avec Eva Illouz, la question du « que faire » face à la configuration actuelle post-7 octobre avait été posée. Si la production de connaissances ne fait pas tout, elle est ce qui permet d'agir avec le plus de rationalité et de pragmatisme. Dans cette optique, sur l'antisémitisme comme pour le reste, il faut donc créer des pôles de savoir aussi autonomes et diversifiés que possible. Des pôles producteurs de connaissances fiables, précises, rigoureuses et autonomes face aux pressions politiques ou militantes. Si de nombreux travaux remarquables sont menés, il reste de nombreuses zones d'ombres : nous manquons d'enquêtes.

Tout le monde, à son échelle, peut agir. Certains d'entre vous sont des parents, des grands-parents, des enseignants ou des étudiants. En fonction de vos moyens et de vos sensibilités, plusieurs leviers sont à votre portée. Il s'agit d'abord de valoriser la curiosité intellectuelle, en particulier envers les sciences humaines et sociales, auprès des plus jeunes – enfants, petits-enfants, élèves ou étudiants. Il s'agit aussi, pour celles et ceux qui enseignent, de s'emparer de ces thématiques avec rigueur et discernement. Par ailleurs, soutenir la recherche passe aussi, lorsque cela est possible, par des formes de mécénat ou d'appui institutionnel. Et si notre Collectif incarne bien l'émergence d'une nouvelle génération de chercheurs en études juives, il nous faut des forces vives. Et c'est à cette condition que, collectivement, ces efforts pourront aboutir à la création d'une chaire d'études québécoises sur l'Holocauste et l'antisémitisme.

[1] <https://www.collectifjudeites.com>. Pour un récit plus détaillé, voir aussi l'introduction du segment thématique : « Le collectif judéité(s) » dans la revue *Études juives canadiennes/CanadianJewishStudies*.

<https://cjs.journals.yorku.ca/index.php/cjs/article/view/40292>.

[2] Disponible en ligne à <https://www.youtube.com/watch?app=desktop&v=MwiZhAomGio>.

[3] Pour une synthèse plus approfondie de l'essai d'Eva Illouz et de ses concepts, se référer au compte-rendu. [insérer le lien vers le compte-rendu]